

MAUVAISES PIOCHES

COMEDIE en 3 ACTES

de

Jean-Claude MARTINEAU

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Numéro dépôt SACD : 169949

PERSONNAGES

(La pièce nécessite 5 femmes et 5 hommes)

Georges CHAMBLARD : 70 ans, veuf et ancien PDG d'une usine de confection.

Jeanne CHAMBLARD : la quarantaine, sa fille. Célibataire au caractère acariâtre, vêtue de façon très stricte.

Pierre CHAMBLARD : 40 ans, le fils de Georges. Représentant dans le commerce agro-alimentaire. C'est un éternel « fauché ».

Inès CHAMBLARD : 40 ans, femme de Pierre. Maniérée, dépensière, parvenue et précieuse.

François CHAMBLARD : 20 ans, leur fils. Cheveux longs, barbu, anarchiste et révolutionnaire.

Julie CHAMBLARD : 18 ans, leur fille. Agréable et jolie. Etudiante modèle et moderne.

ELENA : 18/20 ans. Jeune fille au pair, employée de maison originaire des pays de l'Est.

FLORENCE : 20 ans. Petite amie de François et partisane, comme lui, du même groupuscule anarchiste.

Jacques LUPIN : 40/45 ans. Chef du groupuscule.

Robert TRONCHANT : La quarantaine, célibataire en quête de l'âme sœur.

DECOR

L'action se déroule de nos jours, au mois d'avril, quelque part dans une banlieue chic de Paris.

Nous sommes dans une jolie maison dont le luxueux salon s'ouvre sur une terrasse et un jardin par une porte fenêtre située au fond de la scène, à droite.

A gauche, une porte conduit à la cuisine.

Entre ces deux portes, un escalier monte à l'étage et, sur le palier, trois portes font face à la scène. Elles donnent accès à la chambre de François, à celle de Julie et à la salle de bain.

Le palier se poursuit dans les coulisses où se situent la chambre de Pierre et d'Inès, ainsi que celle de Jeanne.

En bas, sur le côté droit, la porte du bureau de Georges Chamblard.

ACTE I

Salon luxueux. Il est 18 h 30. Jeanne CHAMBLARD passe l'aspirateur de façon très méticuleuse, voire maniaque.

Georges, son père, entre. Il arrive visiblement du jardin, chaussé et habillé comme un jardinier. Il pose négligemment son tablier sur le dossier du canapé et, après avoir jeté un regard malin vers sa fille qui ne l'a pas vu arriver, il débranche le fil de l'aspirateur, le remplace, dans la prise, par celui du téléviseur, et, sans faire de bruit, il s'installe confortablement et s'apprête à regarder « Questions pour un Champion ».

JEANNE (*essayant de remettre son aspirateur en marche et regardant béatement l'embout de la canne*) - Allons bon, moi qui suis déjà en retard ! Pourvu que le moteur ne soit pas grillé, au prix où sont les réparations. Encore faudrait-il trouver un réparateur sérieux, parce que, de nos jours, ça ne court pas les rues.

On entend, très fort l'indicatif de « Questions pour un Champion » et Jeanne s'arrête net. Elle regarde son père installé sur le canapé et vient se placer entre lui et le téléviseur.

GEORGES (*en faisant des gestes de la main pour la faire circuler*) - Oh Jeanne, tu n'es pas transparente, tu serais plutôt en format 16/9 ième en ce moment !

JEANNE (*en appuyant sur les mots*) - Papa, je passais l'aspirateur.

GEORGES - Comment ça, c'est pas l'heure ?

JEANNE (*élevant la voix*) - Je ne te parle pas d'heure, papa, je te dis que je passais l'aspirateur.

GEORGES - Et moi je te dis que c'est l'heure ; tiens la preuve, regarde, c'est Julien Lepers à la télé. Allez, pousse-toi un peu que je regarde mon émission favorite ; ça stimule mes neurones ; c'est très bon à mon âge.

JEANNE (*en s'écartant un peu à regret*) - Ce ne sont pas tes neurones que tu devrais stimuler, mon pauvre papa, mais tes tympans. Tu deviens sourd comme un pot !

Georges a augmenté le son de la télé.

(*Hurlant.*) Et baisse un peu le son, on ne s'entend plus parler. (*Plus calmement.*) Je te disais, papa, que je passais l'aspirateur quand tu as débranché mon fil pour y mettre le tien.

GEORGES (*tout en répondant aux questions de Lepers*) - Quel chrétien ?

A partir de maintenant et chaque fois que Georges fera des erreurs de compréhension, tous les acteurs élèveront la voix ou lui parleront près de l'oreille, selon les jeux de scène.

JEANNE - Tu as mis ton fil à la place du mien. Or, tu vois pourtant que je ne suis pas en avance et que le dîner de ce soir n'est pas prêt !

GEORGES (*répondant encore à une question du jeu*) - Ma petite Jeanne, il y a des prises de courant partout dans le salon et tu viens choisir juste celle **de ma télé**, à l'heure qui correspond précisément à **mon émission**. T'aurais voulu m'emmerder, tu t'y serais pas prise autrement.

JEANNE (*outrée*) - Oh ! Papa, comment oses-tu ? Comment oses-tu ? Avec tout ce que je fais

dans cette maison depuis que maman nous a quittée. (*Elle se signe.*) Pauvre maman, si elle nous voit de là-haut, elle doit être bien déçue. Elle qui, avant de mourir, m'a fait promettre de veiller sur toi et de te...

GEORGES (*il ne regarde plus la télé*) - Jeanne, laisse ta mère tranquille s'il te plaît. Il se trouve qu'avant de nous quitter, à moi aussi, elle m'a demandé de prendre soin de toi. Tu sais ce qu'elle m'a dit ta mère, hein, tu sais ce qu'elle m'a dit ? " Jeannette est une fille délicate et fragile ". Délicate et fragile !... Ta pauvre mère ne devait plus avoir toute sa tête à la fin ...

Il reprend le cours de son émission de télé.

JEANNE - Il n'empêche que je m'occupe de tout dans cette maison.

GEORGES - Toi aussi, tu penses qu'elle n'avait plus sa raison ?

JEANNE (*même jeu, en hurlant*) - La maison, pas la raison ! Il faut être partout dans cette maison ! (*Attrapant le tablier de jardinier du bras du canapé et s'agenouillant pour lui retirer ses chaussures.*) Allez, et le tablier tout sale sur le canapé... et tes chaussures de jardinage toutes crottées sur le parquet...

GEORGES (*se prêtant de bonne grâce à l'opération chaussures en levant les pieds, l'un après l'autre*) - Je te rappelle, ma petite Jeanne, que j'ai embauché Fatima trois jours par semaine pour te soulager du ménage.

JEANNE - Parlons-en de ta portugaise ; elle nous a quittés ce matin après deux jours de service, enfin, si on peut appeler ça du service. Alors tu comprends pourquoi je passe l'aspirateur dans le salon à 6 heures du soir !

GEORGES - Ca t'étonne, toi ? Si, en même temps que le balai et les chiffons, tu ne lui avais pas donné du déodorant corporel et des rasoirs jetables, on en serait pas là. (*Devant l'air étonné de Jeanne.*) Je le sais, Fatima me l'a dit. (*En prenant l'accent.*) " Il ne faudrait pas que la fille de monsieur prenne toutes les portugaises pour des femmes à barbe ". Et en me donnant le paquet de rasoirs **intact**, elle a même ajouté, avec beaucoup d'humour, je dois dire, pour la circonstance : " ça pourra toujours servir à monsieur les jours où il en aura marre d'être rasé par sa fille " ! Et pour le déodorant, elle a cru bon d'ajouter " Gardez-le pour les fois où elle vous fera trop suer " ! Voilà, voilà où nous en sommes avec tes caprices et tes sautes d'humeur.

JEANNE (*un peu penaude*) - Elle n'arrêtait pas de chanter en faisant semblant de travailler.

GEORGES - C'était pas Linda de Suza quand même ! Et puis moi j'aime mieux les chanteuses que les râleuses. De toutes manières, c'était pas une raison pour lui faire des cadeaux pareils ! Tiens, et la jeune fille au pair qu'on a eu juste avant elle, Mary, la petite anglaise. Alors elle, plus rapide, tu meurs. Arrivée le soir à 18 heures, elle repartait le lendemain à midi. Et tout ça parce que cette brave fille avait une dentition, disons... prononcée et bien avancée sur le devant de la bouche, et que tu as cru bon d'aller poser sur son chevet un verre d'eau et une boîte de stéradent pour le nettoyage des prothèses dentaires. Comment veux-tu qu'elle n'ait pas eu une **dent** contre toi et qu'elle soit partie, si je puis dire, **ruminer** sa colère ailleurs !

JEANNE (*même jeu qu'avec la portugaise*) - Tu sais très bien que je n'aime pas les anglais !

GEORGES - Mais qu'as-tu contre les anglais, hein ? Hormis le fait qu'ils nous fichent

régulièrement la pâtée au foot ou au rugby, que leur reproches-tu ? Ne me dis pas que c'est leur conduite à gauche... ou le chapeau de leur reine qui te dérangent, tout de même... A moins que tu ne leur ai pas encore pardonné d'avoir brûlé Jeanne d'Arc, ta sainte patronne !...

Jeanne croise les bras et prend un air hautain et dédaigneux .

GEORGES (*scandalisé*) - Ne me dis pas que c'est ça, quand même ?...

JEANNE (*elle semble acquiescer*) - Ce ne sont pas des choses qui se font !

GEORGES - Non, mais c'est pas possible ! Non... la vérité, ma pauvre Jeanne, c'est que tu veux diriger **ma** maison toute seule, sans partage.

JEANNE (*lui parlant près de l'oreille, assez fort*) - Je te remercie, papa, de me rappeler que je ne suis pas chez moi et que tu as bien voulu m'héberger sous ton toit après mes ennuis professionnels. C'est très délicat de ta part, vraiment très délicat. Mais Pierre, sa femme et leurs deux enfants vivent aussi ici, et pour autant tu n'en fais pas état.

GEORGES - Je ne fais pas de différence entre mes enfants et pour ton frère, c'est un autre problème. Mais toi, si tu n'avais pas giflé ton employeur sous prétexte qu'il t'avait pincé les fesses, tu serais toujours secrétaire à l'heure qu'il est, et encore locataire de ton appartement. Mais non, au lieu de ça, mademoiselle prend ombrage de ce qui pourrait être considéré comme une forme de... de... d'estime... et administre à son patron une magistrale correction. Va donc expliquer ça aux Prud'hommes toi, y a pas un juge qui croira que tu as pu être harcelée sexuellement, pas un ! (*Pendant cette dernière réplique, il dévisage sa fille avec un sentiment de commisération.*) Je suis sûr qu'en plus tu n'as rien senti... avec l'épaisseur de tes cotillons.

JEANNE (*elle s'éloigne de son père*) - Papa, ce type était un maniaque et un pervers et il m'aurait peut être violée ! Mais ça, forcément, tu t'en moques.

GEORGES - Comment ça, je débloque...

JEANNE - Je dis pas que tu débloques, je dis que tu te moques de ce qui aurait pu m'arriver, de ce type pervers qui aurait pu me violer.

GEORGES - Ah ça c'est sûr , faut être pervers pour... pour... mais moi je crois qu'il aurait réalisé à temps le gars. On peut être pervers et réaliste quand même, non ?

JEANNE - Papa, tu te fiches éperdument de ce que je raconte. De toutes façons, maman m'a confié une mission et quoi qu'il arrive, je la mènerai à bien et je continuerai de veiller sur toi. (*Reprenant son aspirateur.*) En attendant, je vais préparer le dîner puisque ce ne sera pas ma chère belle sœur qui s'en chargera. Et toi, je te conseille de regarder l'émission scientifique de ce soir sur la cinq : (*En élevant la voix.*) La surdité et son traitement... Ça devient de pire en pire, mon pauvre papa !

Elle sort, très digne, avec le tablier de jardinier, les chaussures et l'aspirateur.

GEORGES - Jeanne... Jeanne... écoute-moi...

Elle sort, côté cuisine.

GEORGES (*tristement*) - Ma petite Jeannette... (*Se ressaisissant.*) Et voilà, avec tout ça, je me retrouve en chaussettes et j'ai raté mon émission. Mais qu'est ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir des enfants pareils !

Julie entre, côté cuisine, le journal à la main, toute pimpante et heureuse de vivre. Elle va droit au canapé, derrière son grand-père qu'elle entoure de ses bras et embrasse.

JULIE - Alors, papy de mon cœur, tu as répondu aux 4 questions à la suite ce soir ?

GEORGES (*regardant vers la terrasse*) - Il fait déjà noir ?

JULIE (*sur un ton de reproche*) - Papy... Tiens, j'ai croisé tante Jeanne dans la cuisine, elle avait l'air de « péter le feu »

GEORGES (*faussement affolé*) - Le feu, où ça le feu ?

JULIE (*même jeu de reproche*) - Papy, s'il te plait !... Je t'apporte ton journal que j'ai conservé, par mégarde, depuis ce matin... Je suis désolée, tu ne vas pas avoir des nouvelles fraîches. (*En disant cela, elle regarde ses pieds déchaussés.*)

GEORGES - Oui, oui ça y est, mes chaussettes sont sèches.

JULIE (*hochant la tête et souriant*) - Papy... Papy... tu te moques de moi. (*Elle ouvre le journal à la page de la bourse.*) Dis, tu as vu Papy, le CAC 40 s'effondre, la bourse a perdu 10 points hier...

GEORGES - Nom de Dieu, qu'est ce que tu dis ? Mes actions... mes Saint Gobain... mes Wanadoo... mes Rodhia... mes Péchiney... mes Thomson... mes Vivendi... ruiné, je suis ruiné !...

JULIE (*éclatant de rire*) - Tu es peut être ruiné, papy, mais par contre, qu'est ce que tu entends bien maintenant !

GEORGES (*se levant précipitamment et arrachant le journal des mains de Julie*) - Mes actions... mes actions... tu ne te rends pas compte, ma petite Julie, que la presque totalité de ma fortune est en bourse ! (*Tournant les pages et lisant les titres.*) Augmentation du chômage... augmentation de la délinquance... augmentation des prix... augmentation du déficit de la sécurité sociale... (*La mine défaite.*) Tout augmente, y a que le CAC 40 qui diminue ! (*A Julie qui se tord de rire.*) Où tu as lu ça, dis, où ?

JULIE - Je plaisantais, Papy, le CAC 40 se porte à merveille.

GEORGES (*essayant d'être sévère*) - Tu peux te vanter de m'avoir foutu une de ces trouilles, toi. As-tu pensé à mon pauvre cœur de grand-père, hein ?

JULIE - Oh ton cœur a vécu des aventures bien plus graves, papy... mais ton portefeuille peut être pas... En tout cas, toi tu peux te vanter d'être un joli menteur et un bon comédien... Depuis le temps que tu joues au sourdingue ! Tu t'es bien moqué de nous, pas vrai ?

GEORGES (*repliant gauchement son journal*) - Il y a longtemps que tu as compris que... que... que... je captais normalement ?

JULIE - Tu te souviens de ta soirée anniversaire, le mois dernier ? Vers la fin du repas, ton

banquier et ami Dupras t'as dit, presque en confidence, qu'il fallait vendre d'urgence les L'Oréal, qu'ils allaient te rapporter un maximum. Tu te souviens ? Eh bien, toi Papy, malgré tout le tintamarre qu'il y avait autour de la table, tu lui a répondu : « Chut, pas si fort, voyons » Ce qui a étonné Dupras et moi aussi, parce que, si tu avais mal « capté », comme tu dis, pour faire suite à « rapporter un maximum », tu nous aurais sorti une réplique du genre « voulez-vous un peu de rhum ? » *(Elle éclate de rire.)*

GEORGES *(il essaie de rire lui aussi, faiblement d'abord, puis il se lâche et rit de bon cœur)* - Ah, Julie, ma petite Julie, tu es bien de mon sang, tu es bien de ma race ! Futée, maligne, intelligente ; tiens, c'est bien simple, tu as tout pris de ton grand-père. Heureusement pour toi d'ailleurs, parce que du côté de tes parents, y a des chromosomes qu'ont dû se faire la malle à un moment donné, c'est pas possible autrement !

JULIE *(sérieuse, se retenant de rire)* - Et la modestie, Papy, tu oublies la modestie que tu m'as transmise avec toutes tes autres qualités !

GEORGES *(sautant sur l'occasion)* - La modestie aussi, parfaitement, tu as raison. *(Montrant Julie.)* Quand je vois ce que mon grand imbécile de fils et sa poupée Barbie de femme ont pu fabriquer, je ne sais pas ce qui me retient d'aller crier sur les toits que ce sont mes gènes à moi qui ont pris le dessus. Et pourtant, je n'en fais rien, parce que je suis modeste. Je te le dis à toi, comme ça, parce que la conversation est tombée là dessus par hasard et que je sais que ça restera entre nous... C'est d'autant plus frappant quand on voit ton frère François. Alors lui, quand il été conçu, deux ans avant toi, tu peux être tranquille que les chromosomes qui s'occupent des poils, de la fainéantise et de la contestation étaient bien présents et qu'ils ont fonctionné à bloc.

JULIE *(un peu désolée)* - Tu n'aimes pas trop papa et maman, on dirait.

GEORGES - Que veux-tu, ma petite Julie, depuis sa plus tendre enfance, ton père ne m'a apporté que des ennuis. Tiens... les maladies infantiles bénignes, tu sais, la rubéole celle qu'on attrape une fois et qui vous immunise pour des années ? Eh bien, monsieur l'a chopée deux fois de suite, à la stupéfaction du pauvre médecin de famille qui s'est demandé s'il n'avait pas, à un moment donné, raté un cours à la faculté.

JULIE - C'était peut être une éruption de boutons qui ressemblait à la rubéole.

GEORGES - Non, mademoiselle, c'était une deuxième rubéole. Monsieur Pierre s'est offert deux rubéoles. J'entends encore les commentaires des voisines : *(Imitant.)* « Dommage que ce ne soit pas une fille, avec la dose d'anticorps qu'il va avoir, il n'aurait rien à craindre pendant ses grossesses ! »

JULIE - C'est quand même pas grave ça, Papy, y a pas à avoir honte de cela.

GEORGES - Mais tu ne comprends pas, c'était le début d'une longue série. Pierre est un maladroit et un gaffeur né. Toujours indécis, s'il a le choix entre deux solutions, tu peux être sûre qu'il va prendre la plus mauvaise. Tiens, à la naissance, il est arrivé avec trois semaines de retard. Il devait se cramponner au cordon ombilical et déjà se poser des questions. Qu'est ce que je fais ? Je sors ou j'attends une éclaircie ? Y fait peut être pas beau dehors !... J'aurais déjà dû me douter que ça allait être un gamin à problèmes !...

JULIE *(essayant toujours de défendre son père)* - Tu ne crois pas que tu exagères un peu ?

GEORGES - Attends, tu vas voir : un bonbon, en général ça se suce, hein ? Ben, lui, il les avalait et ça restait coincé dans sa gorge qu'il en devenait aussi bleu qu'une culotte de gendarme... Un vélo, ça a deux freins ? Faut-il pas qu'en pleine descente, il s'imagine d'essayer le frein avant pour voir, comme il dit, s'il fonctionne aussi bien que celui de l'arrière. Ah ça, pour voir, il a vu et de haut même. Je te raconte pas le vol plané et l'atterrissage dans les ronces !... Un autre jour, il s'est pris un coup d'épée dans l'œil en jouant aux mousquetaires avec des copains ; (*En mimant.*) Un pour tous et tous pour un. Et le pire, c'est qu'il tenait le rôle de D'Artagnan. T'imagines dans quel état Athos, Porthos et Aramis l'auraient mis s'il n'avait pas été mousquetaire du Roi... Et y en a eu tellement d'autres, qu'aux urgences de l'hôpital, il paraît que les infirmières en arrivaient à dire : « J'espère qu'il n'est rien arrivé de grave au petit Chamblard, on ne l'a pas vu cette semaine » !

JULIE - Il n'avait vraiment pas de chance, papa, étant gosse !

GEORGES - Pas de chance, tu veux rire ! Ton père attirait les catastrophes comme le miel attire les mouches. Mais, si c'était que ça ! Il se présente au bac, les mains dans les poches, (*Haussant le ton, presque en colère.*) ses crayons, son stylo, sa gomme, son équerre et tous ses autres accessoires sont restés dans sa chambre, à la maison. Ah, l'année suivante, il ne les a pas oubliés... non, non... c'est sa convocation qu'était pas dans sa poche au moment de l'appel... Trois ans pour avoir un bac littéraire et finir vendeur de pizzas !...

JULIE (*se révoltant*) - Papy, tu n'es pas gentil, papa est représentant en agro-alimentaire et c'est à lui que sont confiés tous les gros marchés de la société Gourmet-France. Il a d'importantes responsabilités et voyage beaucoup.

GEORGES (*moqueur*) - Il voyage, il voyage... disons qu'il est sur la route tous les jours. En tous cas, j'espère qu'il est plus débrouillard qu'autrefois. (*Amusé et rêveur.*) Oh, la fois où il a pris le train tout seul pour aller voir sa grand-mère aux Sables d'Olonne, en Vendée ! Je ne sais pas comment il a fait... On l'a retrouvé le lendemain en gare de Vierzon... et il avait quand même quinze ans !... Si aujourd'hui, il arrive chez ses clients trois jours après le rendez-vous... ça la fout mal...

JULIE - Pauvre papa !

GEORGES - Le summum de la déveine, tu sais, c'est quand il est allé déjeuner chez ses futurs beaux parents pour la première fois, tes grands parents Merlatier. Pour ne pas sortir de table avant la fin du repas, il se rend aux toilettes pour se soulager et, au moment de sortir, crac, dis donc, la poignée de la porte lui reste dans la main. C'est une vieille porte, dans une vieille maison bourgeoise et bien sûr, y a pas de sécurité extérieure. Une demie heure après, dans la salle à manger, Inès, ta mère, s'inquiète et les beaux parents aussi, tiens pardi ! Alors, ils vont frapper à la porte. Ça va Pierre ? « J'suis prisonnier » qu'il répond l'autre, « J'suis claustrophobe et j'ai des difficultés pour respirer ». « Tire la chasse d'eau, ça te donnera un peu de fraîcheur » que lui répond ta mère... Eh bien, tu me croiras si tu veux, ils lui ont passé quelques tranches de saumon sous la porte pour le faire patienter et ils ont appelé un serrurier pour le sortir de là !... Tu vois l'entrée fracassante dans la belle famille !...

JULIE (*elle éclate de rire devant l'énormité de l'histoire*) - Pauvre papa, pauvre papa, mais c'est vraiment un porte malheur ambulante.

GEORGES - D'ailleurs avec la chance qu'il avait, il ne pouvait pas faire autrement que de rencontrer ta mère ! Et pourtant, il ne doit pas y en avoir beaucoup comme elle... de par le monde.

JULIE (*inquiète*) - Tu en as autant à me raconter sur maman ?

GEORGES - Non, ma petite Julie, non. Je ne connaissais pas Inès avant que Pierre ne nous la présente.

JEANNE (*revenant de la cuisine avec des pantoufles à la main*) - Tiens, tes pantoufles ! J'imagine que ça ne te dérangerait pas de te promener pieds nus dans toute la maison !

GEORGES (*reprenant sa surdité*) - C'est bien vrai que mes pantoufles sont plus de saison .

JEANNE (*regardant sa nièce*) - Il devient de plus en plus sourd. Si ça continue, il va falloir penser à l'appareiller... On n'arrive plus à communiquer ensemble... Ben, ça va être quelque chose !... Tu te rends compte, il va devoir sortir de l'argent pour une prothèse auditive, ça va le rendre malade. Faut dire que c'est pas donné ces petits machins là, ça va chercher dans les 3 à 4000 euros.

GEORGES (*son regard inquiet va de sa fille à sa petite fille et sur la dernière réplique, il s'étouffe et tousse.*)

JULIE (*accourant près de son papy et lui tapant dans le dos*) - Papy, qu'est-ce qui t'arrive, il y a quelque chose qui ne passe pas bien ? (*Lui parlant près de l'oreille.*) Tatite Jeannette disait que tu entendais de moins en moins bien et qu'on ne pouvait plus communiquer facilement avec toi.

GEORGES (*regardant Julie avec un air de chien battu*) - Eh oui, je suis bien conscient de mon état, tu sais, et ça me rend triste de voir vos lèvres s'agiter sans que je puisse comprendre quoi que ce soit. Vous ne vous rendez pas compte que vous avez affaire à un grand handicapé !...

JULIE (*s'adressant à sa tante*) - Il y a des moments, pourtant, où il comprend mieux... quand on parle près de lui et lentement. (*Mimant un geste vers l'oreille.*) J'ai remarqué aussi qu'il saisissait certains mots mieux que d'autres, n'est-ce pas, papy ?

GEORGES - Oh, ça c'est toi qui le dis, moi je n'ai rien remarqué de semblable et je me sens bien seul dans mon silence.

JEANNE - Bon, en attendant, ce soir qu'est ce qu'on mange ?

GEORGES - Tu veux que je range ?

JEANNE (*s'énervant de nouveau*) - Non papa, je ne te demande pas de ranger, je te demande ce que tu veux manger !

GEORGES (*faisant semblant de pleurer et prenant Julie à témoin*) - Tu vois, tu vois... je sens bien que ça l'énerve, ta tante... mais qu'est ce que je peux y faire, moi, à mon handicap ?

JEANNE - Achète-toi une prothèse !

GEORGES - Une foutaise ! Non, non ce n'est pas de la foutaise (*Regardant Julie et reprenant sa mine triste.*) Même Jeanne croit que c'est de la foutaise.

JEANNE - J'en peux plus, je capitule pour ce soir, je retourne à la cuisine et vous mangerez ce qu'il y aura... là !

JULIE - Tatïe, ce sera parfait, comme d'habitude.

JEANNE - Oui, eh bien justement, je voudrais que ce ne soit pas toujours comme d'habitude, figure-toi ! Ta mère ne pourrait pas me remplacer de temps en temps pour préparer les repas ? Après tout, elle vit sous le même toit et au même régime que moi.

JULIE - Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, tatïe. Tu connais maman et ses talents culinaires, elle va tous nous intoxiquer si on la laisse seule dans la cuisine, sans parler du bordel qu'elle va y faire... (*Essayant de défendre sa mère.*) Mais je suis sûre qu'elle ne demanderait pas mieux que d'apprendre et si tu lui expliquais comment faire, je pense...

JEANNE - Tu penses à tort, Julie. Une fois je lui ai montré la fabrication des pêches Melba, avec crème Chantilly et glace vanille, et sais-tu ce qu'elle a fait ? Elle les a préparées une heure avant le repas et stockées à température ambiante. T'imagines la tronche des pêches quand elles sont arrivées au dessert...

ACTE 1 à SUIVRE...

Un petit aperçu de l'acte 2 :

ACTE 2

Le lendemain matin, samedi 8 heures. Même décor.

Comme au début de l'acte 1, Jeanne passe l'aspirateur dans le salon. On doit entendre le bruit de l'aspirateur avant l'ouverture du rideau. Visiblement, elle a fini et vérifie son travail (traque de la poussière sur les meubles, rangement des revues etc...) et s'en va, côté cuisine.

En même temps, François sort de sa chambre, à l'étage, ébouriffé, à demi réveillé, en caleçon de nuit, avec le portrait de Che Guévara sur le tee-shirt. Il baille longuement...

FRANCOIS - Une maniaque de l'aspirateur, la tantine ! Tornado devrait l'embaucher pour tester le matériel en sortie d'usine, y serait pas déçu ! (*Regardant péniblement sa montre.*) Putain, neuf heures ! J'n'ai dormi que dix heures, moi... J'vais pas être opérationnel aujourd'hui ! (*Il baille.*)

On sonne, côté terrasse.

JEANNE (*sortant de la cuisine, les mains encombrées d'ustensiles de cuisine, et apercevant François*) - Ah, François, si la descente de l'escalier ne représente pas un effort trop surhumain, peux-tu aller ouvrir ? Ce doit être le facteur, j'attends un catalogue de la Redoute. (*Elle retourne à la cuisine.*)

FRANCOIS (*descendant très lentement l'escalier*) - Comme elle y va, la tantine ! Le nombre de gens qui ont fait des chutes mortelles dans des escaliers... je raconte pas !

On sonne à nouveau.

FRANCOIS - On arrive, on arrive ! J'vais quand même pas me rompre le cou pour un catalogue de lingerie...

Il ouvre la porte ; une jeune fille entre. Elle est jeune et jolie, avec un accent prononcé des pays de l'Est. Elle porte un sac où sont rangés ses effets personnels.

ELENA - Bonjour ! Je être chez monsieur Chamblard ?

FRANCOIS (*subjugué par la beauté de la jeune fille qu'il ne quitte pas des yeux*) - Ouuuuui... Vous êtes un facteur... évident de beauté et la lingerie de la Redoute... vous va à ravir.

ELENA (*riant*) - Pardon, je pas comprendre ! (*Avisant le caleçon.*) Je réveillé vous, peut être ?

FRANCOIS (*se mélangeant les pinceaux*) - Non, non, c'est pas vous ! C'est le Tornado qui a aspiré tante Jeanne quand elle attendait son catalogue qu'elle redoute...

ELENA (*riant*) - Hou, hou ! Vous être sûr de bien allez ? Oh, monsieur ! monsieur ! (*Elle fait des gestes devant le visage de François pour le faire sortir de sa torpeur.*)

François semble revenir à la réalité.

ELENA - Je m'appelle Eléna Bruckner, je être tchèque, et venir dans pays apprendre français. Etre aussi fille au pair pour payer études. Monsieur Chamblard a appelé agence pour avoir quelqu'un d'urgence. Me voilà !

FRANCOIS (*revenant peu à peu à la réalité*) - Ce ne sont pas des catalogues de la Redoute que vous transportez dans votre sac ?

ELENA (*étonnée*) - Affaires personnelles et quelques provisions.

FRANCOIS (*essayant d'être drôle*) - Ah, ça c'est bien, parce qu'ici, vous savez, les tchèques sans provisions... ne sont pas acceptés. (*Il rit.*)

ELENA (*riant aussi et le regardant avec intérêt*) - Je pas avoir bien compris, mais je suppose plaisanterie drôle.

FRANCOIS (*lui tendant la main*) - François Chamblard, le petit fils du capitaliste qui a besoin de vos services.

ELENA (*changeant de tête et lui rendant sa poignée de main*) - Ah...

Entrée de Jeanne.

JEANNE - C'était le facteur ?

FRANCOIS (*à Elena*) - La fille du capitaliste qui a besoin de vos services.

ELENA (*même jeu qu'avant*) - Ah !...

FRANCOIS (*à sa tante*) - Elena... enfin, Mademoiselle Bruckner... qui est envoyée par l'agence, suite à la demande... de... (*Il montre la porte du bureau de Georges.*)

JEANNE - L'agence de placement ? Mais papa ne m'en n'a pas parlé !... Vous êtes sûre que vous êtes à la bonne adresse ?

FRANCOIS (*regardant fixement Elena*) - Affirmatif, tantine ! J'ai discuté un peu avec elle et (*Mentant effrontément.*) vu les places qu'elle a occupées par ailleurs, c'est vraiment la personne qu'il

te faut pour te seconder.

JEANNE (*dont la colère monte*) - Comment peux-tu apprécier la valeur du travail, toi qui passes tes journées à dévaloriser celui des autres ! Où est papa que je lui dise deux mots !...

Elle ouvre la porte du bureau, s'y engouffre, en ressort aussitôt et se rue vers le jardin côté terrasse. Elena semble inquiète de cette manœuvre alors que François, dont le regard n'a toujours pas quitté la jeune fille, rit dans sa barbe.

ELENA - Pourquoi avoir dit cela ? Vous avoir menti, il s'agit premier job en France !

FRANCOIS (*la tutoyant*) - Ben justement, si tu avais dit ça, tu n'avais aucune chance de rester.

ELENA (*timidement*) - Je te remercie... pardon... je remercie vous.

FRANCOIS - On peut se tutoyer. Tu vas avoir sacrément besoin de secours. Elle est terrible la tante, elle va t'en faire voir de toutes les couleurs. Personne ne peut la supporter, toutes les employées se sauvent au bout de quelques jours.

ELENA - Je résisterai, il faudra... j'ai besoin argent !

FRANCOIS - Ah bon, toi aussi ?

ELENA - Pardon ?

FRANCOIS - Non, rien. Je viens de me rappeler que je dois parler à mon grand-père.

ELENA (*légèrement amusée*) - Au capitaliste ?

Des bruits de voix proviennent du dehors. Georges arrive de la terrasse, suivi de Jeanne.

GEORGES - Mais tu m'ennuies à la fin ! J'ai quand même le droit de faire ce qui me plaît chez moi. Et d'ailleurs, c'est pour toi que j'agis ainsi, pour te soulager, pour que tu puisses sortir et vivre comme tout le monde sans t'attacher à un vieux bonhomme comme moi !

JEANNE (*très fort*) - Tu aurais dû m'en parler ! Je compte pour du beurre, moi, ici.

Et tandis que Jeanne continue de rouspéter seule, Georges, qui fait semblant de ne pas l'entendre, s'adresse à Eléna.

GEORGES - Georges Chamblard !

ELENA - Eléna Bruckner ! Bonjour Monsieur.

GEORGES - Bonjour mademoiselle et bienvenue dans notre maison. Ma fille Jeanne va vous montrer votre chambre et discuter avec vous des horaires disponibles selon vos cours. (*Fermement.*) N'est ce pas, Jeanne ?

Jeanne, en colère, entraîne Eléna sans ménagement vers les chambres de l'étage. Eléna regarde François en montant l'escalier et Georges, amusé, regarde tout le monde.

JEANNE (*arrivée sur le palier; à Eléna*) - Tout droit, au fond du couloir !

GEORGES (*la rappelant*) - Eh, Jeanne, le Portugal et l'Angleterre m'ont suffi. Je ne veux pas d'incident avec la république tchèque, tu entends ?

JEANNE (*mauvaise*) - Ah, parce qu'en plus, elle est tchèque ! Quand on connaît l'instabilité politique de ces pays, on peut tout redouter pour l'équilibre déjà précaire de notre famille !

GEORGES (*enfonçant le clou*) - La manille ? Tu peux lui apprendre à jouer à la manille si tu veux. Tout, sauf les stupides plaisanteries que tu as fait subir à Fatima et Mary. Pas de vacherie, tu entends Jeanne, pas de vacherie ! Sinon je me fâche pour de bon, nom de Dieu !...

JEANNE (*outrée et s'enfuyant dans les chambres*) - Oh papa, papa ! Quel langage de charretier !

Georges, souriant, enlève son tablier de jardinier qu'il pose, comme au premier acte, sur le dossier du canapé, il s'installe sans se soucier de François et consulte une revue sur la bourse.

FRANCOIS (*s'approchant très près et parlant fort*) - Grand-père, est ce que tu m'entends bien ?

GEORGES (*regardant vers les chambres*) - Moi aussi, je la trouve bien ! (*Il se replonge dans sa revue.*)

FRANCOIS - Bon, ça commence mal ! J'ai une chance sur deux de choisir la bonne oreille. (*Il se place à gauche de Georges et hurle.*) Grand-père, il faut que je te parle...

GEORGES (*sursautant*) - Ne crie pas comme ça, bon sang ! Tu vas me faire péter le peu de tympan qui me reste. (*Voyant qu'il ne peut échapper à la discussion.*) Qu'est ce que tu veux ?

FRANCOIS (*un peu gêné*) - Ben voilà, depuis quelques temps, je connais une jeune fille charmante et nous voudrions vivre ensemble... Nous avons trouvé un petit studio à louer et...

GEORGES (*lui coupant la parole*) - Mais c'est bien ça, mon petit François ! Je suis très content pour toi et je te remercie de m'en faire part. (*Cynique.*) Eh oui, l'heure est venue de s'en aller et je vois bien que ça te chagrine de me quitter. (*François veut parler, mais Georges reprend aussitôt.*) Note bien que pour moi aussi, ça va faire un sacré vide : ton dynamisme, tes longues discussions **enrichissantes**, tes tenues vestimentaires, tes chansons entraînantes... enfin, tout le sang nouveau que tu apportais à cette maison quoi ! (*Faussement triste.*) Comment on va faire après ton départ !... (*Ravi.*) Tu pars quand, au fait ?

FRANCOIS - Ah, mais je... je... je ne suis pas encore parti, tu sais ! Justement, à ce propos...

Jeanne redescend de la chambre. Ils arrêtent leur discussion et attendent qu'elle sorte. Georges reprend sa revue de bourse et François fait semblant de lire la même chose que son grand-père. Jeanne, qui a compris que la discussion s'était arrêtée à son arrivée, n'en finit pas de sortir.

JEANNE - Je vous dérange, peut être ?

FRANCOIS (*faux cul*) - Pas du tout, je lisais un article de presse avec grand-père.

JEANNE (*montrant la revue*) - Ah oui ? Il y a longtemps que Che Guévara s'intéresse au CAC 40 ? Je ne voudrais pas m'immiscer dans une discussion, où visiblement, je n'ai pas ma place. (*Elle*

sort, hautaine, côté cuisine.)

FRANCOIS - Je te disais, justement, à propos de mon départ... tu ne pourrais pas...

GEORGES (*comme la suite ne vient pas*) - Oui ?

FRANCOIS (*hésitant à se lancer*) - Tu ne pourrais pas...

GEORGES - Oui ?... (*Le regardant sous toutes les coutures.*) C'est coincé quelque part ?

FRANCOIS (*se jetant à l'eau*) - Tu ne pourrais pas... m'avancer cinq mille euros pour qu'on s'installe ?

GEORGES (*toussant*) - Cinq mille euros, c'est tout ?

FRANCOIS (*tout penaud*) - Tu sais... la caution... deux mois de loyer d'avance... quelques meubles, quelques boîtes de conserves. On y est vite arrivé !...

GEORGES - Pourquoi ne demandes tu pas à tes parents de t'aider ?

Eléna est sortie de sa chambre et, du palier, elle entend la conversation.

FRANCOIS - Question d'honneur, j'aime mieux me débrouiller seul.

GEORGES - En venant taper le vieux capitaliste, hein ? Tu te fous vraiment de ma gueule, François ! Ton histoire, elle est cousue de fil blanc. Vous avez besoin, toi et ta bande de dégénérés marxistes, d'argent pour votre propagande d'arrière garde. Vous voulez refaire le monde, le cul sur votre chaise, en palabrant des journées entières quand d'autres se cognent huit heures de travail pénible par jour pour élever et éduquer convenablement leur famille. Et toi, qui n'es même pas fichu de donner dix euros de ta poche à un clochard, tu veux déposséder les gens riches pour enrichir les gens pauvres ! L'idée est belle, grande, généreuse et même un vieux con de droite, comme moi, souhaiterait sincèrement qu'il y ait moins de disparité entre les humains. Mais faut s'y prendre autrement, vois-tu ! Les idées sans les actes, ça ne va jamais bien loin !

FRANCOIS - Alors, pour mon... studio ?

GEORGES (*le pousse entre les dents*) - Pas un sou, tu n'auras pas un sou ! Commence d'abord par travailler et tu comprendras beaucoup de choses. (*Reprenant le slogan.*) Les affreux co-cos... veulent les sous de... Jojo...

FRANCOIS - J'aurais dû me douter que je ne pouvais pas compter sur toi ! (*Se levant et s'énervant progressivement, comme pour haranguer les foules.*) De toutes façons, quoi que tu en penses, le capitalisme, en concentrant les richesses dans quelques mains, ne pourra résister à l'assaut des travailleurs groupés et organisés. Demain verra l'avènement d'une société prolétarienne fondée sur la collectivisation des moyens de production et d'échange. L'aspect économique aura pour support la théorie de la valeur ; la valeur étant l'expression de la quantité de travail contenue dans une marchandise ; le travail social étant le temps nécessaire en moyenne à la production d'une marchandise à une époque donnée. La plus value sera constituée par la différence entre la valeur créée par l'ouvrier pendant son heure de travail et le salaire payé. Son taux sera donc fonction du degré d'exploitation de l'ouvrier et le système...

GEORGES (*l'arrêtant net*) - Arrête ! Tu es carrément en train de me lire une page du Larousse encyclopédique sur le marxisme !... C'est pas sérieux ! Mais tu fais preuve d'un bel enthousiasme quand tu parles du travail des autres !

François, vexé, s'apprête à remonter dans sa chambre. Ses parents arrivent par la terrasse, en tenue de jogging. Eléna profite de ce remue ménage pour descendre.

GEORGES - François, je pourrai toujours reconsidérer la situation... s'il y a vraiment location de studio... et pour la raison que tu m'a évoquée... Mais si j'en juge par certains regards échangés récemment... (*Il regarde du côté d'Eléna.*) tu ne devrais pas tarder à revoir ta position.

INES - François, mon chéri, tu parais contrarié ! (*Essayant de l'interroger du regard.*) Ca ne va pas comme tu le souhaites ?

FRANCOIS (*en colère*) - Pas du tout ! (*Il croise Eléna dans l'escalier et tous deux se regardent, lui, surpris de la trouver là, et elle, abasourdie du discours qu'il vient de tenir à Georges.*)

Georges tente de s'échapper de la pièce, mais chaque fois, habilement, Pierre lui coupe la route.

ELENA (*timidement, presque triste*) - Où je peux trouver mademoiselle Jeanne ?

FRANCOIS (*gêné, embarrassé, maladroit*) - Heu... dans la cuisine... tu vois, c'est la porte en face...

Elena, sortant rapidement et s'adressant à Pierre et Inès.

ELENA - Bonjour madame, bonjour monsieur.

INES - Qui c'est celle là ?

FRANCOIS - La nouvelle bonne.

INES (*scandalisée*) - Tu tutoies la nouvelle bonne ? Pierre, tu as entendu, il tutoie la nouvelle bonne ! François, on peut être révolutionnaire et garder son rang, tout de même !

FRANCOIS - C'est une jeune fille au pair que grand-père a embauchée pour aider tante Jeanne. (*Cherchant à s'excuser.*) Nous avons sympathisé, voilà tout ! (*Il monte s'habiller dans sa chambre.*)

Pendant ce temps, Georges, se sentant coincé, revient vers le canapé.

PIERRE (*à Inès faiblement pour ne pas être entendu de Georges*) - Il ne faut pas qu'il nous échappe. Encerclons-le ! Je le coince par la droite, attaque à gauche !

Georges, qui a entendu, se cale dans son canapé, très près de l'accoudoir gauche pour empêcher Inès de s'asseoir, tandis que Pierre, de force, s'est installé à droite.

INES (*jouant des fesses et tentant de passer entre le bras de Georges et l'accoudoir*) - Ah, ce jogging m'a épuisée. Pas toi, Pierre ?

PIERRE - Beaucoup ! Tu sais, papa, nous avons couru, Inès et moi, sans nous arrêter pendant au moins un bon kilomètre !

GEORGES (*retrouvant sa surdité*) - Comment il a pu s'arrêter le baromètre ?

PIERRE (*lui montrant pour qu'il comprenne mieux*) - Laisse Inès s'asseoir près de toi, tu nous entendras mieux.

INES (*finissant par s'asseoir carrément sur sa main qu'il avait posé à plat sur le canapé, et se relevant d'un bond*) - Oh, beau papa, quel coquin vous faites ! (*Elle se relève et Georges récupère sa main.*)

GEORGES - C'est à dire que j'aime bien poser mon coude ici, je suis plus à l'aise.

Ils vont lui parler, chacun leur tour, chacun de son côté.

PIERRE - Papa, Inès et moi, voulons te parler sérieusement.

INES - Oui, beau papa, nous voulons vous parler sérieusement !

PIERRE - Nous avons... de... de gros problèmes !

INES - C'est vrai, beau papa, nous avons de gros... de très, très gros problèmes.

GEORGES - Inès, ça ne t'ennuierait pas de ne pas m'appeler beau papa ? D'abord, je ne suis même pas beau !

INES (*bêtement*) - Ah, ça, c'est bien vrai !... Comment je vous appelle, alors ?

PIERRE (*sévère*) - Inès, ce n'est pas le moment ! Voilà, papa, nous avons des ennuis financiers et nous pensions que tu pourrais peut-être nous aider...

GEORGES - Ah bon, vous aussi ?

INES - Ah, nous ne sommes pas les seuls alors ? Eh bien, tu vois Pierre, c'est rassurant !

PIERRE - Inès, s'il te plaît, tais-toi !

INES - Mais, mon canard...

GEORGES - Il patauge dans la mare, le canard...

PIERRE - Il s'agit de notre maison... du prêt...

INES (*répétant sur le même ton que son mari*) - La maison... le prêt...

PIERRE - Il se trouve que...

GEORGES - Je vous arrête tout de suite les enfants. Si c'est de l'argent que vous voulez, c'est non !

PIERRE - Enfin, papa, tu as bien vendu ton entreprise ?

INES - Oui, papa... papy... papou, vous l'avez bien vendue votre entreprise ?

GEORGES (*mentant et faisant semblant de ne pas tout comprendre*) - Hein ? Oh, pas le prix qu'elle valait, la concurrence étrangère faisait baisser le chiffre d'affaires chaque année. Tu le sais bien, Pierre, puisque tu m'as refusé ta collaboration de commercial à un moment où j'en aurais eu bougrement besoin ! (*Fataliste.*) Tu as préféré le métier de la bouffe et tu es parti vendre tes pizzas et tes plats préparés, c'était plus rassurant. Eh oui, pour le moment, elles ne nous arrivent pas de Pologne... enfin, pas encore... Pourtant, d'Italie, les pizzas, elles ont déjà fait un bon bout de chemin de par le monde, non ?...

PIERRE (*aigre*) - Ca, je m'en doutais !

INES (*même ton que son mari*) - Oui, on s'en doutait !

GEORGES (*mentant de nouveau, d'un air accablé*) - S'il n'y avait que cela !... J'ai placé en bourse la totalité de la vente de l'usine et, en ce moment, le CAC 40 bat de l'aile. Si je vends demain, je vais perdre beaucoup d'argent.

Julie arrive de la terrasse, toute pimpante.

JULIE - 'jour tout le monde !

Personne ne lui répond. Elle reste un peu à l'écart du canapé et observe la scène.

PIERRE (*prenant la revue boursière et commençant à la feuilleter*) - Elles ont chuté de combien, les actions à la clôture, hier soir ?

Georges lui reprend la revue des mains précipitamment.

GEORGES - Oh là là !

INES - Tant que ça ?

GEORGES - Pire que ça encore ! (*Montrant la revue.*) C'est expliqué là dedans, mais y a pas d'images, tu ne comprendrais rien

PIERRE - Mais s'il remontait le CAC 40, tu pourrais nous dépanner ?

INES (*même ton que son mari*) - Oui, vous pourriez nous dépanner s'il remontait le SAC40 ?

GEORGES (*il vient d'apercevoir Julie qui le regarde fixement et il repense alors à leur discussion*) - Enfin... j'ai prévu, depuis quelques temps déjà, de faire mes partages.

INES (*tapant des mains*) - Bravo, bravo, papa... papy... papou... papounet... Vous êtes un brave homme... que je vous embrasse !

GEORGES (*se reculant*) - Non, sans façon, Inès.

PIERRE (*sévère*) - Inès, un peu de décence !

GEORGES - Ces partages pourraient être faits depuis longtemps, d'ailleurs, s'il n'y manquait, à mes yeux, la condition « siné qua non ».

INES (*intéressée*) - Quel ciné ?... Je ne connais pas !...

PIERRE (*à Inès, s'impatientant*) - « Siné qua non » ! C'est du latin... ça signifie « la condition indispensable ». Et quelle est cette condition, papa ?

INES (*admirative*) - Du latin ? Je ne savais, Pierre que tu étais polyglotte !

GEORGES (*faussement désespéré*) - Que ta sœur soit mariée... ou pour le moins, qu'elle ait un ami !

INES et PIERRE - Que Jeanne soit mariée ?

PIERRE - Mais c'est carrément mission impossible ! Tu as vu comment elle est attifée... et son caractère ! Le premier qui essaie de lui toucher la main, il se la prend en pleine poire... qu'il aura rien compris au feuilleton, le pauvre gars !

INES (*se levant, maniérée*) - C'est vrai, canard, qu'elle n'a rien d'érotique, ta sœur !

PIERRE (*à son père*) - Tu peux bien faire tes partages, même si Jeanne est seule. L'important est qu'elle ait sa part d'argent.

GEORGES (*qui a trouvé la parade*) - Jeanne n'a ni toit, ni travail. Ici, elle s'occupe de tout. En lui donnant sa part maintenant... j'aurais l'impression... de... de... de la payer pour qu'elle fasse la bonniche chez moi... le restant de ses jours. (*Réalisant.*) C'est impossible, je ne peux pas permettre ça... (*Cherchant à rendre son idée évidente.*) N'importe qui peut comprendre ça, quand même !

PIERRE (*impressionné*) - Bien sûr, bien sûr... (*Ayant une idée.*) Il faudrait qu'elle ait un ami, quoi !

GEORGES (*confiant*) - Ah forcément, si elle avait un ami, ça changerait tout. Les partages pourraient être envisagés rapidement.

Inès les suit du regard. Pendant ce temps, Julie qui n'a rien perdu de la scène, s'éclipse côté cuisine.

PIERRE (*toujours réfléchissant*) - Bien oui, forcément... Même un ami récent ?

GEORGES (*sûr de lui*) - Oh, le simple fait de savoir... et de voir que quelqu'un s'intéresse à elle... et je serais le plus heureux des hommes, tu ne peux pas imaginer.

PIERRE (*se levant à son tour*) - Il n'y a plus qu'à attendre l'arrivée du mâle... heureux... élu ! Allez, viens Inès, allons nous changer.

Ils montent dans leur chambre.

GEORGES (*se levant et se frottant les mains*) - Eh, eh, eh, c'est pas demain la veille, je peux dormir tranquille ! Quoique... s'il s'en trouvait un (*Faisant un geste pour l'embarquer.*)... pour me l'embarquer, ça serait pas mal non plus ! (*Il reprend son tablier de jardinier et repart vers le jardin.*)

ACTE 2 à SUIVRE...

Un petit aperçu de l'acte 3 :

ACTE 3

Le lendemain matin, dimanche 8 heures. Même décor.

A l'ouverture du rideau, toute la famille occupe le salon, éparpillée un peu partout, mais les regards convergent vers le téléphone.

PIERRE (*lisant, le message à la main*) - Chamblard, ta petite fille te sera rendue vivante, contre une rançon de 300.000 euros en petites coupures. Ne préviens surtout pas la police et attends les instructions qui te seront données demain matin à 8 heures 30. A la moindre incartade de ta part, nous te ferons parvenir deux doigts de ta petite fille. Tu as droit à cinq incartades avant qu'on ne s'attaque aux orteils ! Et on te signale que ce sera fait sans anesthésie. Si tu t'obstines trop ou si tu préviens la police, la petite sera purement et simplement liquidée.

Pas de pitié pour le capitalisme qui nargue de sa puissance financière la masse prolétarienne ! Chamblard, tu es le premier d'une longue liste. Paye ou la petite te sera livrée en kit !

Les pirates de la bande noire.

(*Reposant le message.*) Ca fait au moins dix fois que je lis ce message et ça me fout toujours autant la trouille.

JULIE (*regardant sa montre*) - Il est huit heures un quart... Ils ne devraient pas tarder à appeler maintenant... Quand je pense que c'est moi qu'ils voulaient enlever hier soir, et que c'est tatie Jeannette qui est entre leurs mains... Quelle nuit d'angoisse elle a dû passer, la pauvre !

GEORGES (*oubliant sa surdité*) - Surtout qu'elle ne découche pas souvent, la Jeanne... pour ainsi dire... jamais ! (*Levant les bras au ciel et les laissant retomber.*) J'ose pas imaginer sa réaction !

PIERRE (*étonné*) - Papa... mais tu entends parfaitement bien, ce matin !

JULIE (*volant au secours de son grand-père*) - C'est normal... depuis qu'il n'a plus ses bouchons !
...

PIERRE - Ses bouchons ?

GEORGES (*regardant désespérément Julie*) - Mes bouchons ?

INES - Quels bouchons ?

JULIE - Tes bouchons de cérumen, papy !

GEORGES (*essayant de rire*) - Ah oui, mes bouchons de cérumen ! Oui, oui !

PIERRE - Tu avais des bouchons de cérumen dans les oreilles ?

INES (*très maniérée*) - Du cérumen ! Mais c'est dégoûtant, beau papa !

GEORGES (*imitant Inès*) - Du cérumen, mais c'est dégoûtant, beau papa ! (*S'emportant.*) D'abord, je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler beau papa, et ensuite je me lave les oreilles deux fois par jour, madame... et avec des coton-tiges s'il vous plaît !... Et puis, le cérumen, est une sécrétion naturelle... ce n'est pas dégoûtant... comme dit madame !

JULIE (*toujours au secours de son grand-père*) - Justement, papy se lave trop souvent les oreilles et les coton-tiges repoussent le cérumen dans le fond du conduit auditif, jusqu'à faire un écran sur le tympan, ce qui amortit les sons et lui donne l'impression d'être sourd.

GEORGES (*qui navigue à vue*) - Voilà... Quand c'est bien expliqué, c'est quand même pas difficile à comprendre !

JULIE (*piégeant son grand-père*) - Et papy, qui avait tout compris depuis déjà quelques jours, m'a demandé, ce matin, de lui mettre des gouttes dans les oreilles pour dissoudre le cérumen...

INES (*toujours maniérée et écoeurée*) - Tout ce que vous voudrez, c'est dégoûtant !

GEORGES (*obligé de marcher dans la combine, mais un peu à regret*) - Et j'ai retrouvé l'ouïe aussitôt ! Ah ça, j'ai vraiment bien fait de t'en parler, Julie... Et tes gouttes, là... drôlement efficaces, tes gouttes !...

JULIE (*narquoise*) - Tu vas voir la différence, maintenant, papy ! Tu seras en parfaite harmonie avec nous tous. Ce sera plus agréable pour tout le monde, tu ne crois pas ? (*S'approchant de lui.*) Qu'est ce qu'on dit à Julie ?

GEORGES (*bougonnant*) - Merci... Julie

Le téléphone sonne. Tout le monde bondit de son emplacement et accourt vers le téléphone, mais c'est Georges qui décroche.

GEORGES - Allo, Georges Chamblard... j'écoute !... Oui... oui... (*Fermement.*) Non monsieur, votre proposition ne m'intéresse pas ! Comment ?... C'est à prendre ou à laisser ?... Mais je laisse, monsieur, je laisse. (*Se mettant en colère.*) Mais je ne vous ai rien demandé, moi monsieur ! Vous intervenez, comme ça, dans ma vie privée, et vous me demandez... combien ?... Combien ?... Permettez-moi de vous dire que votre tarif est prohibitif... Pardon ?... Vous appelez ça un prix promotionnel vous ?... En vaut-elle le coup d'ailleurs, hein ?... moi je peux très bien m'en passer ! ... Eh bien, c'est ça, c'est ça, essayez donc de la caser ailleurs... si vous pouvez ! Au revoir, monsieur ! (*Il raccroche violemment.*)

Pendant toute la durée de la communication, les acteurs présents se montreront inquiets et essaieront, par divers moyens gestuels, de calmer Georges.

PIERRE - Mais enfin, papa, tu es fou ! Tu viens de rompre le contact !

JULIE - Tatie Jeannette ! Ils vont commencer à lui couper les doigts ! Elle qui rêvait tant de jouer du piano à deux mains... elle va faire des fausses notes, maintenant, c'est sûr !...

INES (*montrant ses oreilles*) - Ca ne lui réussit pas de se faire décéruméniser !

FRANCOIS (*timidement*) - C'était une voix d'homme âgé, au téléphone ?

GEORGES (*calmement*) - Un jeune commercial de chez Confort Plus qui voulait me vendre une cuisine par téléphone à un prix défiant toute concurrence, paraît-il !

*Tout le monde se détend, chacun à sa manière, et reprend sa place, comme avant.
Eléna arrive de la cuisine.*

ELENA (*s'adressant à tout le monde*) - Il ne faut pas rester, vous, sans manger ? Ca, n'être pas bon pour corps et tête ! Je apporte à vous petit déjeuner ici pour tout le monde ? Il faut manger, malgré malheur...

PIERRE - Non, merci Eléna, je suis incapable d'avaler une miette de pain.

INES - Si Pierre ne peut pas manger... alors, moi non plus !

JULIE - On attend un appel téléphonique d'une minute à l'autre. Peut-être après... si ça se passe bien...

GEORGES - Moi je prendrais bien un bol de café bien noir avec quelques biscottes beurrées.

FRANCOIS - Moi aussi, Eléna. (*Tout le monde le regarde.*) C'est pour accompagner grand-père !

PIERRE - Papa, au lieu de manger, as-tu pensé à la rançon ? As-tu l'argent ? Sinon, où vas-tu le trouver ? Et comptes-tu leur donner ? Tu ne nous a rien dit de tout cela !

GEORGES - Chaque chose en son temps ! Nous avons encore cinq minutes devant nous. J'ai grandement le temps de prendre mon petit déjeuner.

Le téléphone sonne de nouveau. Même jeu d'acteurs qu'à la scène précédente, mais Georges, cette fois-ci, branche l'ampli du téléphone de manière à ce que tout le monde entende la conversation des ravisseurs.

GEORGES - Allo, Georges Chamblard, j'écoute...

VOIX DE JACQUES (*grave*) - Chamblard, écoute-moi bien...

GEORGES - Monsieur Chamblard... si ça ne t'embête pas ! On n'a pas gardé les vaches ensemble.

VOIX DE JACQUES (*s'énervant*) - Ne m'énervé pas, Chamblard ! J'ai le couteau qui me démange dans la paume de la main ! Alors tu vas m'écouter.

GEORGES - Calme-toi... Calme-toi... Je comprends que tu sois en colère. Tu t'es gouré, c'est tout ! C'est comme dans l'émission d'Arthur « A prendre ou à laisser ». T'as pas pris la bonne caisse, mon vieux... Et la caisse que t'as en mains, elle ne vaut pas 300.000 euros, voilà tout ! Mauvaise pioche, hein ?...

VOIX DE JACQUES (*déjà moins assurée*) - Ecoute-moi, Chamblard...

GEORGES - Non, c'est toi qui vas m'écouter ! Tu es cher... trop cher... Alors tu vas revoir tes tarifs à la baisse et me rappeler dans une heure pour me faire une proposition plus raisonnable ! (*Il raccroche.*)

Personne n'a bronché. Tout le monde est resté stupéfait, comme dans un tableau mort.

GEORGES (*content de lui*) - Alors, Eléna, vous me le servez ce café ? Dans mon bureau, s'il vous plait, j'y serai plus tranquille pour réfléchir.

Georges entre dans son bureau. Eléna repart en cuisine, suivie de Julie qui, inquiète, jette un regard vers le bureau de son grand-père.

PIERRE (*à François qui s'apprêtait à monter dans sa chambre*) - Un instant, François ! (*Prenant le message, et lentement.*) Où tes amis ont-ils séquestré Jeanne ?

FRANCOIS (*jouant l'étonné*) - Quels amis ?... Pourquoi cette question ?

PIERRE (*irrité*) - Ne joue pas au con avec moi, François !

INES (*à François, montrant Pierre*) - Oui, parce qu'avec ton père, tu ne risques pas de gagner !

PIERRE - Votre groupuscule... les PBN... Les pirates de la bande noire !... C'est toi même qui m'a dit, hier soir, que vous alliez taper fort... que ça allait faire très mal ! (*Le prenant au collet et le secouant.*) Vrai ou faux ? Où as-tu planqué ta tante Jeanne ? (*Menaçant.*) Tu vas répondre, dis ! Moi, il me la faut, la Jeanne, et rapidement !...

INES (*essayant d'intervenir*) - Pierre, Pierre... contiens-toi... tu ne connais pas ta force ! Et puis tu vas traumatiser le petit avec ta brutalité verbale.

PIERRE - Et moi, hein, je ne suis pas traumatisé, peut être ? Je n'ai plus un rond... j'ai des dettes partout... papa ne veut pas me donner un sou... La tante Jeanne, avec un prétendant, pouvait faire débloquer la situation... je lui trouve l'oiseau rare et, au dernier moment, cet abruti et sa bande foutent tout en l'air en enlevant la poule aux œufs d'or. Ils sont bigleux tes potes, c'est pas possible ! Y a quand même une sacrée différence entre Jeanne et Julie !...

FRANCOIS (*piteux*) - Ben oui là, je comprends pas ce qui s'est passé. En fait, le but était de kidnapper Julie pour...

PIERRE - Ca va, ça va... J'avais compris le mécanisme !

INES (*interrogative, à François*) - Pour payer vos affiches ? (*A Pierre.*) Ecoute, Pierre, il est vraiment très débrouillard, non ?

Eléna traverse le salon avec le plateau du petit déjeuner, frappe et entre dans le bureau.

PIERRE (*essayant d'expliquer calmement*) - Inès... tant que Jeanne est prisonnière, elle ne peut pas avoir de fiancé... et tant qu'elle n'a pas de fiancé, papa ne fera pas ses partages... et tant qu'il ne fera pas ses partages, nous serons dans le rouge à la banque et notre construction ne reprendra pas. As-tu bien compris tout ça, Inès ?

INES - Oui, oui Pierre, tu expliques très bien... continue !

PIERRE - Si papa paie la rançon, nous récupérons Jeanne... mais une partie de la fortune paternelle y passe dans l'échange. (*Il se tait.*)

Retour d'Eléna du salon vers la cuisine.

PIERRE - Si, de surcroît, ses ravisseurs s'avisent de la raccourcir un peu plus à chaque négociation ratée, il ne va plus rester grand chose à donner à Tronchant. Il va faire la gueule, Tronchant, s'il lui manque quelques phalanges et la moitié des orteils à la Jeanne. Il aura

l'impression de revenir d'une braderie ! Déjà qu'aux prix de revient, à l'usine, il fait un foin terrible quand il lui manque un centime ! Alors, t'imagines !... Tu me suis toujours, Inès ?

INES - Mais alors, il n'y a pas de solution ?

PIERRE (*reprenant François au collet*) - Si, il y en a une ! C'est qu'il nous dise où ses complices ont planqué Jeanne et qu'on aille la libérer.

INES - Avec l'aide de la police ?

PIERRE - C'est ça ! Et pourquoi pas le GIGN, ses tireurs d'élite et les chiens dressés !... Ameute la France entière, tant que tu y es ! Papa s'y est formellement opposé et entend mener la négociation lui même. (*Secouant François.*) Alors, tu nous dis où vous l'avez caché ta tante ?

FRANCOIS (*bredouillant*) - Je ne sais pas, je ne connais pas la planque... je te jure... J'étais même opposé à cette idée... ça sentait l'embrouille...

PIERRE (*brusquement inquiet*) - Dis-moi, François, en cas d'échec, ils n'iraient pas jusqu'à exécuter leur otage !

FRANCOIS - Sûrement pas ! Jacques n'aura pas le courage de passer à l'acte. Sous des airs de dur, il est vachement fragile. Et puis, il a horreur du sang ! Un jour qu'il s'était coupé le pouce en taillant un bout de bois, il s'est mis à hurler qu'il allait faire une hémorragie, qu'il fallait lui poser un garrot d'urgence... et il a fini par tourner de l'œil dès qu'il a vu le flacon d'eau oxygénée !... Par contre... Florence serait plus violente...

PIERRE - Qui est Florence ?

FRANCOIS - Le bras droit du chef... et...

PIERRE - Et...

FRANCOIS (*gêné*) - Ben...

INES (*aux anges*) - Ta petite amie ? Oh, il faudra que tu nous la présentes !

PIERRE (*à Inès*) - Tu ne veux pas qu'on aille faire la noce à Moscou aussi ! Et qu'on sorte de la mairie sous une haie de mitraillettes et une pluie de tracts révolutionnaires en guise de confettis !

INES (*montrant François*) - Mais Pierre... sa petite amie... quand même...

FRANCOIS (*à sa mère*) - « C'était »... ma petite amie, mam. Le projet d'enlèvement de Julie nous a, momentanément, séparés. Mon opposition m'a été fatale. (*Dramaturge.*) Je crains même des représailles physiques... enfin... sur une partie de mon physique.

INES (*prenant son fils dans ses bras*) - Mon pauvre chéri, ça n'a pas dû être facile à vivre ! Mais sois tranquille, nous te protégerons, hein Pierre ?

PIERRE - Inès, la priorité n'est pas là pour le moment... Et lâche-le, il n'y a pas de vent, il peut tenir debout tout seul ! (*A François.*) Tu as de la chance que ton grand-père n'ait pas eu de soupçon,

toi ! En ce qui me concerne, ça été instantané et tu parlais tellement haut et fort de tes PBN !... Si j'ai attendu ce matin pour t'en parler, c'est que je vous surveille depuis hier soir, toi et le téléphone. Mais rien... aucun contact avec l'extérieur !

FRANCOIS - Ils doivent se méfier de moi, maintenant.

PIERRE - C'est évident ! (*Vaincu, rageant.*) Il n'y a plus qu'à attendre... (*A François.*) Et toi, tais-toi et tiens-toi tranquille. Tu as déjà entendu parler de « complicité d'enlèvement » ? Et tu sais combien ça va chercher une accusation pareille ?

FRANCOIS - Eh ! Non ! j'y suis pour rien là dedans ! On ne va quand même pas me foutre en taule, dis ?

INES - On te défendra, mon petit ! Pierre prendra Maître Gervès, le meilleur avocat de Paris. Tu connais... celui qui a fait acquitter plein de coupables.

PIERRE - Ah oui ? Et comment je le paie Maître Gervès ? Avec ton salaire de caissière à Monoprix ?

INES (*taquine*) - Mais qu'est ce qu'il dit ? Mon canard, je ne suis pas caissière à...

PIERRE - Pas encore... mais commence à t'habituer à l'idée... ce sera moins pénible par la suite...

Le téléphone sonne. Ils sursautent tous. De la cuisine, Julie et Eléna arrivent en courant.

PIERRE (*la main sur le téléphone, mais n'osant pas décrocher*) - Papa, papa, le téléphone !

JULIE (*allant ouvrir la porte du bureau*) - Papy ?

GEORGES (*sortant sans hâte, alors que le téléphone sonne toujours*) - J'arrive, j'arrive ! (*Il les regarde tous, tendus.*) Détendez-vous, ça va aller... (*Il décroche et met l'ampli.*) Allo, Georges Chamblard, j'écoute...

VOIX DE JACQUES - C'est vous, Chamblard ?

GEORGES (*mettant sa main sur le combiné, aux autres*) - Ah, il y a du mieux, il me vouvoie ! (*Retirant sa main.*) Oui, c'est moi ! Alors, on en était resté où ?

VOIX DE JACQUES - D'accord, c'est votre fille qu'on détient et non votre petite fille. Il y a eu erreur sur la personne ! (*Georges rit.*) Oh, vous pouvez rire ! Habillée comme elle était, en princesse, la confusion était possible.

INES (*incrédule*) - Jeanne habillée en princesse ? (*Etonnée.*) Mais alors, ils ont kidnappé qui, finalement ?

JULIE - Je t'expliquerai, maman.

VOIX DE JACQUES - C'est votre fille, Chamblard, la chair de votre chair ! Nous consentons à la libérer contre 150.000 euros !

GEORGES - Oulahlah ! La chair de ma chair est encore trop chère !... Avez-vous demandé à Jeanne à combien elle s'estime ?

VOIX DE JACQUES - Ca va pas non ! C'est nous les ravisseurs... c'est nous qui fixons le montant de la rançon quand même... pas l'otage !

GEORGES (*suivant son idée*) - Je vous dis ça parce que Jeanne a toujours pensé qu'elle ne valait pas grand chose... Et puis dîtes, 150.000 euros pour une gamine de 18 ans, faut rester cohérent dans le prix d'une femme de 45... Faut tenir compte de la vétusté ! Avez-vous fait les abattements pour la vétusté ?

VOIX DE JACQUES (*complètement dépassé*) - Ben non...

GEORGES - Non ?... Alors faut revoir ça ! Je ne bouge pas du bureau, on se rappelle dans un moment. A tout à l'heure ! (*Il raccroche.*)

Comme à la scène précédente, tout le monde reste pétrifié.

JULIE (*osant*) - Papy, tu ne crois pas... (*Elle fait le geste de quelqu'un qui coupe une main.*)

GEORGES (*rigolard*) - Sois tranquille, il n'est pas encore né... celui qui va prendre la main de Jeanne ! (*Il retourne dans son bureau.*)

PIERRE (*essayant de rassurer tout le monde*) - Bien, bien, les négociations ne sont pas rompues et papa semble maîtriser la situation. Par ailleurs, personne ne nous a encore apporté la main ensanglantée de Jeanne dans une boîte à chaussures... donc tout va pour...

On sonne, côté terrasse. Tout le monde sursaute.

INES (*le doigt tendu vers la porte*) - On a sonné !

PIERRE (*apeuré*) - Oui, oui, on a sonné !

FRANCOIS - Je confirme... on a sonné !

JULIE - Faudrait peut-être ouvrir ?

PIERRE - En général, c'est ce qu'on fait d'habitude !

JULIE (*inquiète*) - Qui cela peut-il être, nous n'attendons personne ce matin !...

INES (*au bord de la crise de nerfs, se cachant derrière Pierre*) - La main... c'est la main de Jeanne qui arrive en express !

PIERRE - Si tu ne te calmes pas, toi, c'est la mienne que tu vas recevoir en express sur le coin de la figure !

ELENA - Je peux ouvrir porte pour vous. Eléna, pas peur... a vu beaucoup de horreurs dans son pays. (*Elle se dirige vers la porte de la terrasse.*)

ELENA (*on l'entend, sans la voir*) - Bonjour, monsieur ! Oh, un gros paquet... avec une lettre... et

ça a bonne odeur ! Au revoir, monsieur !

INES (*toujours très énervée*) - Un gros paquet ! A tous les coups, ce sont les deux mains et les pieds de Jeanne !

PIERRE - Pas les pieds, voyons ! Eléna a dit que ça avait une bonne odeur !

*Eléna réapparaît, tenant un énorme bouquet de fleurs d'une main, et une lettre de l'autre.
Tout le monde souffle et se détend, chacun à sa manière.*

JULIE (*prenant le bouquet*) - Un bouquet ! Mais pourquoi ? Et de la part de qui ? Qu'y a t il d'écrit sur la carte, Eléna ?

ELENA (*essayant de déchiffrer*) - Moi, pas bien comprendre, mademoiselle Julie. Ca être écrit bizarre... on dirait poème... (*Elle donne le billet à Julie.*)

JULIE (*lisant*) - Que ces modestes fleurs vous soient le doux présage
L'annonce qu'en ces lieux, j'arrive de ce pas
Je viens, j'accours, je vole, j'oublierai d'être sage
Si leur subtil parfum se mêle à votre éclat.

Qu'est ce que ça veut dire ?

PIERRE (*à Inès en aparté*) - Oh Nom de Dieu, Tronchant ! Je l'avais complètement oublié celui-là !... (*Aux autres.*) C'est un collègue de bureau... très épris de Jeanne... que j'avais invité ce midi, à l'apéritif. Oh le pauvre ! Comment lui annoncer la triste nouvelle ?

JULIE (*donnant les fleurs à Eléna*) - Va toujours mettre les fleurs dans un vase. (*Eléna les prend et sort, côté cuisine.*)

JULIE (*à son père*) - Ainsi, tatie Jeannette a un ami ?

FRANCOIS - Depuis longtemps ?

INES (*bêtement*) - Non, c'est tout récent ! C'est Pierre qui lui a trouvé !

PIERRE (*la fusillant du regard*) - Ce n'est pas tout à fait cela !... Au cours d'une soirée, à l'entreprise... j'ai parlé de ma famille... comme ça... pour meubler la conversation avec Tronchant qui m'avait coincé près du bar...

JULIE - Et tu lui as parlé de l'éclat de ta sœur ?

FRANCOIS - Faut pas s'étonner que l'autre là, après, il n'ait pas envie d'être sage !

PIERRE - Oui bon, écoutez, il mourrait d'envie de la connaître ! J'ai cru bien faire, n'est ce pas... Alors, je m'en arrange et je m'occupe de lui dès qu'il arrive. (*Voulant se débarrasser d'eux.*) Il ne me paraît pas très utile que nous restions tous groupés auprès de ce téléphone jusqu'au prochain appel.

FRANCOIS (*qui a compris*) - Bien... je monte dans ma chambre écouter un peu de musique.

JULIE (*même jeu*) - Viens, maman, allons aider Eléna à préparer le déjeuner.

INES - J'aurais bien voulu voir Tronchant, moi !

PIERRE (*sans un mot, tendant le doigt vers la cuisine*)

INES - Oui, oui, ça me détendra et puis ce sera follement amusant. Moi, ma spécialité, c'est...

JULIE - Non maman, non ! Eléna va t'apprendre autre chose. (*Elles sortent.*)

Sonnette de l'entrée. Pierre s'y précipite et introduit Tronchant. Ses vêtements ne sont pas assortis et il porte, sur le nez, ses épaisses lunettes.

PIERRE (*la main sur l'épaule de Tronchant*) - Ah, Tronchant... enfin... Robert ! Tu permets que je t'appelle par ton prénom ?

TRONCHANT (*regardant tout autour de lui de ses yeux myopes, à la recherche de Jeanne*) - Bien sûr, bien sûr, Pierre... (*Impatient.*) Où est-elle ?

PIERRE (*le retenant par l'épaule*) - Ah, Robert ! Robert ! Je suis tellement content que tu sois venu. Tu as trouvé facilement ?

TRONCHANT (*qui n'écoute pas*) - Et mes fleurs, elles ont été livrées, mes fleurs ? Les a-t-elle trouvées belles ? Et mon poème ? Elle l'a lu ?

PIERRE (*détournant la tête et faisant éventail avec sa main*) - Ouah ! C'est vrai que les petits fours faisaient barrage ! (*Cherchant dans sa poche et lui tendant.*) Un chewing-gum, Robert, en attendant ?

TRONCHANT - Non merci ! Ca me fiche mal à l'estomac et ça me donne une mauvaise bouche !

PIERRE - Oh alors, j'insiste pas !

TRONCHANT (*se dégageant de l'étreinte de Pierre*) - Elle n'est pas encore prête, peut-être ?

PIERRE (*le suivant à la trace*) - Il y a eu beaucoup de contretemps depuis hier soir ! (*S'empêtrant dans une histoire.*) Figure-toi qu'un vieil oncle est venu la chercher pour qu'elle l'aide à soigner sa femme malade et... tu connais Jeanne !...

TRONCHANT - Bien non justement, je venais pour ça !

PIERRE (*continuant sur sa lancée*) - Elle est partie aussitôt, sans nous dire au revoir... juste un petit mot sur la table... même pas le temps de nous faire à manger ! Non, pour elle, l'urgence était ailleurs !... Elle est comme ça, Jeanne... dévouée... entière... facilement prisonnière des autres...

TRONCHANT (*se rapprochant de Pierre qui évite de se trouver en face à face*) - Comme tu parles bien de ta sœur ! On sent qu'il y a des liens très forts entre vous.

PIERRE - Tu ne crois pas si bien dire ! Surtout de son côté... les liens !

TRONCHANT - Enfin, c'est embêtant qu'elle ne soit pas là. (*Triste.*) Et puis, j'avais apporté des fleurs, c'est plus présentable ! Si j'avais su, j'aurais apporté des bonbons, parce que les fleurs, c'est périssable...

PIERRE - Et les bonbons c'est tellement bon... oui, oui, je sais !

TRONCHANT - Bon, eh bien, je vais retourner à la maison, finir d'écouter la neuvième de Beethoven.

PIERRE (*content, en aparté*) - Bingo, je l'aurais parié ! (*Rattrapant Tronchant qui s'en va vers la sortie.*) Non Robert, ne t'en va pas ! A mon avis, elle ne devrait pas tarder à rentrer maintenant. Si ça se trouve, elle est arrivée pendant qu'on discutait, en passant par la porte extérieure de la cuisine... ou alors, elle va appeler pour dire qu'elle est en route... Hein Robert, attends encore un peu. On n'est pas bien, là, à papoter tous les deux... hein ?

TRONCHANT - Si, si, mais moi, maintenant, je suis tout déconcentré... J'avais tout préparé dans ma tête et je ne sais plus où j'en suis.

PIERRE - Allons, allons Robert, pas de défaitisme ! On se ressaisit ! (*Comme à l'école.*) Qu'est ce que je t'avais expliqué, déjà ?

TRONCHANT (*honteux*) - Je ne sais plus...

PIERRE - Tes yeux Robert, tes yeux ! C'est ton arme destructrice, et quand ils se posent sur quelqu'un, ils l'hypnotisent. Un peu comme ces reptiles qui fixent intensément et longuement leur proie avant de se jeter dessus. Tu comprends ? (*Faisant de la main un geste de balayage au niveau des yeux.*) En plus, comme tu ratisses large, tu ne devrais pas la rater !

TRONCHANT (*illuminé*) - Ah oui, comme Kâa, le boa du livre de la jungle... (*Mimant.*) dont les yeux faisaient des vrilles de toutes les couleurs ?

PIERRE (*étonné de la comparaison*) - Oui, c'est ça, c'est ça !... Mais laisse tomber les vrilles parce qu'on ne saura plus trop où tu regardes à la fin !

TRONCHANT (*retrouvant sa joie de vivre*) - Ah oui mes yeux, mais bon sang, c'est bien sûr ! Je suis un reptile... j'hypnotise... et hop... la proie !... Tu sais Pierre, grâce à toi, je prends conscience de la puissance de mon regard.

PIERRE - On va faire une petite répétition, là, vite fait. Je suis Jeanne... Fais moi le coup du regard.

TRONCHANT (*il enlève ses lunettes qu'il tient, d'une main, par une branche et qu'il essaie de balancer de façon décontractée, sans trop y arriver. Il approche, un peu à tâtons, très près de Pierre, en jouant des yeux, œillades, clignements, voire en louchant etc...*)

PIERRE (*géné par l'odeur*) - Pas trop près, pas trop près, il me faut du recul pour juger de l'effet.

TRONCHANT (*même jeu*) - Ah, mademoiselle je suis tellement heureux de vous rencontrer, Pierre m'a beaucoup parlé de vous.

PIERRE (*jouant le jeu, en imitant la voix de Jeanne*) - Oh, vos fleurs étaient superbes, monsieur Robert... et votre poème m'a fait rougir de plaisir. (*Reprenant sa voix normale.*) Alors là, normalement, elle va baisser les yeux. Qu'est ce que tu lui dis ensuite ?

TRONCHANT (*continuant sa leçon*) - Regardez-moi, mademoiselle Jeanne, je ne suis qu'un

humble troubadour.

PIERRE - Très bien ! Et là, elle relève la tête. Alors, toi...

TRONCHANT (*jouant des yeux*) - Le reptile... J'hypnotise... la proie !... (*Soudain inquiet.*) Mais si elle ne parle pas des fleurs et de mon poème, qu'est ce que je fais ?

PIERRE - Direct la scène du regard, alors ! Et n'oublie pas... la branche de lunettes à la main... décontracté... envoûtant. (*Se rappelant.*) Oh, tu n'es peut être pas obligé d'approcher trop près aussi... (*Mettant la main à la poche.*) Toujours pas de chewing-gum ?

TRONCHANT (*excité*) - Je me sens au top, là ! Je suis chaud comme une bouillotte, moi ! Faudrait qu'elle arrive, maintenant !

PIERRE (*pour le faire patienter*) - Attends-moi ici deux minutes, je saute voir dehors et je reviens. Revois ton texte en attendant. (*Il sort côté terrasse.*)

A SUIVRE....

Si vous souhaitez connaître la fin de cette pièce,

Le texte est disponible chez Art & Comédie.

3 rue de Marivaux 75002 PARIS

Email | Site | *tel.* 01 42 96 89 42

<http://www.librairie-theatrale.com/>

et

Si vous souhaitez me joindre :

jc.martineau@free.fr

Site : <http://pause-theatre.fr>